

Un Champ d'Ylang

roman

Isabelle Combelles

**Un Champ
d'Ylang**

« Les vieux manguiers offrent l'ombre bienfaisante de leur feuillage en tonnelle. Ils créent des îlots de fraîcheur et de lumière tamisée. Je ne connais pas d'arbre qui invite davantage à la réunion, ils sont accueillants comme le puits du village. »

Karen Blixen, *La Ferme africaine*

« Refusant le mal, le colonisateur de bonne volonté ne peut jamais atteindre au bien, car le seul choix qui lui soit permis n'est pas entre le bien et le mal, il est entre le mal et le malaise. »

Albert Memmi, *Portrait du colonisé, Portrait du colonisateur*

Certains soirs comme celui-ci, quand la fraîcheur tarde à venir, je pense à Mayotte.

Aux champs d'ylang-ylang.

À la lune sur le lagon.

Aux zones industrielles qui voient les bidonvilles et aux supermarchés m'as-tu-vu en bord de mangrove : surprenante greffe de la société de consommation occidentale, entre mer turquoise et plantations de manioc.

Le muezzin de la mosquée de Cavani s'est tu dans la moiteur crépusculaire. Les lambes colorés des bouénis¹ bruissent autour de bassines d'aluminium où fricotent bananes vertes.

Foot encore et toujours sur le stade éclairé. Dans les recoins sombres, certains cafards lève-tôt commencent leurs déambulations nocturnes. Au loin, sur la barrière de corail, s'allument peu à peu les lanternes des pirogues de pêcheurs.

Je pense à Mayotte l'africaine, la musulmane, la française.

Hippocampe de terre dans l'Océan Indien.

Cette drôle d'île comorienne où j'ai vécu.

Je retrouve les sensations insupportables de la saison des pluies, entre novembre et mars : un hammam dans lequel exultent les fleurs de vanille et d'ylang-ylang. Des champs entiers d'arbres nouveaux aux branches tortueuses couvrent le centre de l'île. Taillés bas, ils sont parsemés de fleurs étoilées, merveilles de délicatesse, qui

1 Les femmes

passent du vert anis à l'éclosion, au jaune d'or à maturité, avant de s'éteindre dans le brun, peu de temps après la cueillette. Même sèches, elles conservent leur odeur puissamment épicée.

À Combani, où j'habitais, immergée dans cette ruralité olfactive, un majestueux portail de fer forgé vert à deux battants, orné de fleurs d'ylang-ylang, signalait l'entrée de la plantation Guerlain.

J'étais là-bas... à humer tel un animal aux aguets les senteurs ineffables qui montaient de cette île. Ma maison doit maintenant s'enivrer de ces fragrances avec d'autres habitants, d'autres destins. Quels bonheurs ou quelles déconvenues connaissent-ils à leur tour ? Quels sons emplissent à présent la varangue en soirée : des murmures d'amoureux, des exclamations de fêtards ou des rires d'en-fants ?

C'est étrange comme la patine du temps fait reluire les souvenirs, estompant les imperfections. L'oubli peut travailler bien. Et le temps, pourvoyeur de nos décrépitudes jusqu'à la mort, sait aussi transformer, par son labeur régulier et patient, le champ de bataille de nos souvenirs en œuvre d'art.

Si je pouvais, comme le parfumeur Guerlain, concentrer quelques gouttes d'esprit de Mayotte dans la fiole d'une histoire à raconter : l'île entière en une pulvérisation narrative !

Mais aurais-je le courage d'exhumer les corps de ces enfants que j'ai portés, d'affronter les visages de ceux que j'ai abandonnés sur d'autres rivages, de retrouver

sans défaillir ces sensations extrêmes dans ma chair, à jamais évanouies ? Aurais-je le talent, comme mon fils Roman le fait avec les touches de son piano, de m'aliéner aux mots, pour n'être plus qu'un récit qui va son chemin ?

Par la fenêtre, je contemple l'immensité urbaine qui désormais m'enserme et m'emprisonne sous une autre identité. J'ai changé de continent, de nom, d'activité professionnelle. Mon corps vieillissant se charge du reste. Rien de tel que les rides, les chairs affaissées et les cheveux blancs coupés courts pour métamorphoser une femme. Seul un archéologue amoureux aurait la lubie de se pencher sur mes vestiges.

Je sais qu'ils sont là-bas... Il m'arrive de sentir leur énergie traverser l'espace et le temps pour battre dans mes veines. Peut-être parce que je leur ai donné ma vie et mon sang. Lien indéfectible et transcendant.

Je songe à Fabrice aussi.

Seuls résistants de ma vie passée, mes deux fils me côtoient encore. Simon, le plus jeune et Roman, l'aîné. Leurs activités professionnelles respectives leur offrent souvent l'occasion de passer me voir, ici, dans cette ville d'argent et d'art qui orchestre le reste du monde. Roman s'y produit régulièrement en concert, c'est une ville où l'on aime les pianistes de talent !

Je m'assieds devant l'ordinateur. De nouvelles notifications me signalent qu'on m'a envoyé du travail. Qu'importe, je n'ai pas sommeil ! Il y a juste cette tentation de divaguer devant l'écran, d'ouvrir d'autres fenêtres plus lointaines, sur l'Océan Indien...

Au moment où je crée un document, effleurant les touches pour le nommer, les notes délicates du piano me parviennent. Pianississimo, à peine frôlées et pourtant distinctes. Roman vient de s'aventurer dans la Gymnopédie 1 d'Eric Satie avec une retenue particulière, comme s'il jouait avec des gants de gaze. Je goûte la mélancolie distanciée de Satie à travers l'interprétation subtile de Roman et j'abandonne, à mon tour, mes doigts au clavier.

Tôt ce matin, Simon a retrouvé les joies du transport scolaire, joyeusement bondé, entre Combani et Mamoudzou, la capitale. C'est la rentrée. Le bus jaune reprend du service, malgré le dédain de beaucoup d'adolescents mahorais qui lui préfèrent le stop, histoire d'arriver légèrement en retard au collège ou au lycée mais de voyager gratuitement en première classe. Sur la voie de l'instruction obligatoire, on cède facilement à la tentation de la voiture climatisée du « m'zoungou »² dont la bonne conscience lui dicte de s'arrêter pour communiquer avec l'autochtone. Et même s'il écoute des radios françaises ennuyeuses, s'il est un incorrigible moulin à paroles, s'il pose des questions à tort et à travers, ponctuées de gestes aussi incompréhensibles que burlesques, tout gaillard mahorais doit profiter des commodités offertes par l'ex-colonisateur.

Je tends la partition à Mélanie, venue prendre son cours de chant. Cette jeune franco-malgache travaille comme serveuse au Caribou, l'hôtel-restaurant le plus fréquenté de l'île car géographiquement inévitable. Ce dernier vous guette en surplomb, face à la barge³ d'un côté, ou sur la Place Mariage, carrefour administratif et commercial, de l'autre. Malgré la vue éblouissante qu'il offre, on s'aperçoit très vite que le patron et les actionnaires sont blancs et renfrognés tandis que les employés sont noirs et souriants. Bien sûr, ils réussissent la baguette, les viennoiseries et les choux à la crème

2 Le « blanc »

3 Navette maritime entre Petite Terre et Grande Terre.

comme personne ! Quiconque s'aventure à pointer cette caricature colonialiste, se heurte au fait qu'elle est, hélas, la chose au monde la plus répandue, y compris dans les métropoles occidentales et que Mayotte, contrairement aux autres îles des Comores, a *choisi* de rester française...

Le compagnon de Mélanie, Gilles, semble également le fruit d'un métissage réussi mais j'ignore lequel. Un grand nombre de blancs ou de métis sautent d'une île à l'autre, insularisant leur vie professionnelle et sexuelle dans ce coin de planète. Il a été recruté comme journaliste et photographe pour le « Kwézi », le quotidien de l'île, entièrement rédigé en français d'outre-mer, cette langue un peu hybride.

Après les exercices de respiration pour abaisser le diaphragme, détendre le larynx, écarter les côtes, nous attaquons les tierces montantes, lèvres fermées, avec la consonne « M » qui permet de bien placer le son dans le « masque » et de l'entendre résonner dans les cavités crâniennes. Puis nous enchaînons avec des « MA » afin de détendre la mâchoire et faire se lever le voile du palais. J'abandonne un instant le piano, me lève, pose une main bien à plat sur le ventre de Mélanie et l'index de l'autre main entre ses deux yeux : « voilà les deux points qui entrent en connexion dans le chant. Ne pense qu'à ça et abandonne-toi, ventre souple : ta respiration en bas, l'écartement de tes côtes comme un soufflet et surtout, surtout, fais vibrer le son autour de tes yeux, dans tes pommettes, sur ton front. Alors ? Tu sens que ça fourmille dans les résonateurs frontaux ? »

Comme beaucoup de mes élèves, Mélanie a du mal à se laisser simplement respirer, à s'ancrer. En plus, elle fume beaucoup, ce qui lui donne cette petite toux grasseyante et chronique des grandes fumeuses. La première fois qu'elle est venue à la maison pour un cours de technique vocale, elle a souhaité me proposer une démonstration en chantant sur un C.D. de Céline Dion. Elle avait choisi une chanson relatant l'histoire d'un petit garçon qui, se prenant pour Superman, finissait par se défenestrer. J'avais émis des réserves face à ce pathétique grandiloquent, y compris dans l'orchestration, et l'avais prévenu que ce n'était pas facile à chanter. Surtout si elle était émue. Mais elle s'était courageusement lancée, défenestrant sa voix avec plein de grimaces et encore, pas dans la bonne tonalité ! Usant de douceur et voilant d'hypocrisie mes premières souffrances auditives, je l'ai encouragée. Après tout, donner des cours de chant est mon gagne-pain, si je congédiais tous ceux qui n'ont pas de voix naturelle, il me faudrait envisager une reconversion ! Et puis, un cours de chant ne peut faire que du bien au corps, l'hyper-oxygénation le grise, les sensations du son qui circule l'exalte. Tous ces apprentis chanteurs n'ont plus la même tête entre le moment où ils arrivent et celui où ils s'en vont : le bain d'air et de musique les a renforcés. Il me renforce également.

Mélanie s'assied à mes côtés pour le dernier quart d'heure de formation musicale. Nous apprenons les bases et les rudiments de solfège pour pouvoir lire la musique. Le cours s'achève par une mélodie simple dont je lui ai

fait une photocopie pour qu'elle la retravaille à la maison. C'est un petit air de Scarlatti « O Cessate di piagarmi ». Je parviens cahin-caha à l'accompagner au piano en simplifiant beaucoup les accords et l'aide, çà et là, au déchiffrage en chantant moi-même. Elle est contente. Elle dit que l'air lui plaît. Puis, elle fixe mon ventre :

– C'est donc possible de chanter quand on est enceinte comme ça ?

– Ça dépend. Si ce n'est pas un morceau trop long ou trop exigeant techniquement, c'est possible. Tu imagines comme les mouvements du ventre doivent produire un petit massage sur le corps du bébé ? À mon avis, il perçoit plein de bonnes vibrations qui le chatouillent.

Elle sourit.

– Gilles et moi pensons avoir un enfant... Peut-être, l'an prochain. Nous en avons envie tous les deux, maintenant.

Je tressaille intérieurement et scrute son visage pour déceler un éventuel message derrière le message. Mayotte est un microcosme où l'officieux se répand mieux que l'officiel, où les commérages circulent beaucoup plus aisément que les voitures sur le port de Mamoudzou. Quel signal m'envoie-t-elle ? Rien, sans doute, je ne décèle aucune pensée tortueuse par-delà son expression angélique. À mon tour de sourire et de servir une gentillesse de circonstance, rondement stéréotypée. Contrairement à l'ambiguïté dynamique qui favorise le rebond d'une conversation, le stéréotype, habilement servi, fige l'échange et l'étouffe.

– Je suis ravie pour vous. C'est une belle aventure.

Une phrase stérile comme une cloche de verre sur un jardin.

Nous n'ajoutons mot. Elle dépose ses cent-cinquante francs dans la bonbonnière prévue à cet effet mais ne prend pas de bonbon. Elle confirme son cours pour la semaine suivante et tandis que je note le rendez-vous sur le planning, elle me relate les brimades diverses de son patron au Caribou. Puis elle se plaint de l'arrogance des clients indiens, souvent des amis du patron et patrons eux aussi bien sûr ! Ils dirigent des tas de commerces de fringues à La Réunion ou sur l'île Maurice : la caste des inexpugnables du business dans l'Océan Indien !

J'écoute, tout en craignant que les bienfaits du cours de chant ne soient rapidement dissipés par ces évocations socio-économiques toxiques.

Le bruit du portail signale l'arrivée de l'élève suivante. Elle est professeur de maths au collège de Dzoumogné et voudrait juste apprendre à mieux placer sa voix. L'enrouement s'installe souvent douloureusement en fin de journée. Elle aussi a besoin de s'écouter respirer.

Alors qu'elle se met en place, près du piano, le téléphone sonne dans la cuisine. Je m'y déplace en prenant soin de refermer les deux portes derrière moi. Je reçois dans l'oreille droite la voix douce, un peu traînante, de Solène. Elle voudrait savoir s'il lui serait possible d'assister à l'échographie, la semaine prochaine. Elle a l'air embarrassée. Elle ajoute que Manu aimerait être là aussi. Je la rassure, tout était prévu, nous en avons parlé

maintes fois et cela fait partie du contrat. Il est tout à fait naturel qu'elle voie le bébé avec son mari. Mon ton faussement détendu de super-commerciale m'épate moi-même et j'ai envie de rire de ce personnage que je joue : la vie offre parfois des premiers rôles à rendre jalouses toutes les stars de cinéma. Solène est rassurée. Elle me demande comment va le bébé. J'évite de lui raconter que j'ai l'intention de l'emmener dans la soirée de samedi à dimanche observer la ponte des tortues marines sur la plage de Moya et de lui faire passer une nuit à la belle étoile. J'affirme que tout va à merveille, je décris sommairement les mouvements du fœtus et l'invite, sans trop y croire, à me rendre visite à Combani. Elle balbutie, décline... forcément, l'obstacle à la communication est énorme entre nous. Avant de raccrocher, elle s'excuse, encore une fois, de m'avoir dérangée.

M'avoir dérangée ? Mais non, après tout, c'est son enfant que je porte.

Un signal de lampe torche nous prévient : on a repéré une tortue là-bas, sous les palétuviers. Je cherche ma montre : il est deux heures du matin. La demi-lune éclaire merveilleusement la plage et nous distinguons un peu plus loin les formes sombres des couchages d'un autre bivouac d'observateurs. Comment n'avons-nous pas vu

sortir la tortue de l'eau luisante ? Peut-être a-t-elle accosté discrètement aux extrémités sombres de la plage, près des rochers ? Peut-être nous étions-nous assoupis, bercés par le clapotis des vagues, dans le bien-être du sable frais. Saïndou réitère son signal et nous le rejoignons lentement. Le faisceau de la torche balaye les alentours : plusieurs gros trous ont été creusés ça et là et le sable a été labouré, retourné laborieusement comme pour un rituel guerrier préparatoire alors qu'il s'agit de leurres pour perturber d'éventuels prédateurs. Mais à présent, c'est du sérieux ; le trou que la tortue creuse opiniâtrement est le bon, celui dans lequel elle va déposer ses œufs. Toute sa hargne de mère transparait dans l'énergie avec laquelle elle déplace le sable à coups de nageoires postérieures : pelles massives contre la capricieuse fluidité du sable. Le trou est déjà profond mais elle s'obstine. Depuis quand est-elle là à travailler le sol de son enfantement ? On entend le crissement du sable remué et le bruit régulier, mat, de son énorme carapace qui heurte le sol. C'est gros une tortue marine. Même si l'on sait que c'est inoffensif, c'est impressionnant et l'on peut éprouver un choc à se retrouver nez à nez avec l'une d'elle qui nage paisiblement sur l'herbier du lagon, à marée haute, en quête de nourriture.

Elle s'est immobilisée. Depuis un moment, elle ne creuse plus. Saïndou qui avait complètement éteint sa torche la rallume et la braque sur l'arrière de la tortue pour nous montrer la ponte. Les œufs blanc-crème, d'une texture qui semble un peu molle choient l'un après l'autre

dans la cavité. Un silence solennel et gêné s'épaissit, seuls demeurent perceptibles le déferlement régulier des vagues, le léger frisson des palétuviers et le tout petit bruit sourd de la chute des œufs dans leur abri de sable. Nous savons que l'accouchement de ces mères est long et pénible car il leur faut expulser une grande quantité d'œufs, aussi rejoignons-nous nos couchages où nous nous rallongeons. La lune et les étoiles au-dessus de nos têtes me parlent encore du travail d'enfantement de cette tortue, femelle elle aussi, mère comme moi, comme toutes les mères qui ont compris et libéré dans leur chair. Connivence universelle des corps maternels. À quoi rêve Simon à mes côtés ? Il a fermé les yeux mais je sais qu'il ne dort pas, sa respiration n'a pas atteint son rythme de sommeil. Dans l'immobilité momentanée de son visage, je retrouve la tête qu'il avait quand il était petit. Il n'a pas tellement changé : l'adolescence le transforme en homme, sans révolution, en préservant un peu ses traits d'enfant. C'est aussi quand il dort et quand il sourit qu'il ressemble le plus à son père et cette ressemblance m'attendrit : j'aime déceler les traces et lire l'histoire des autres dans les traits de mon fils.

J'ai dû m'assoupir un peu car le chuchotement : « On y retourne maman ? » me semble avoir mis longtemps à me parvenir. Je me redresse lourdement. Les autres observateurs sont déjà de retour sous les palétuviers, l'un d'eux éclaire légèrement le trou dans lequel s'étage une centaine d'œufs. La tortue est toujours immobile, elle semble pétrifiée d'épuisement. Nos respirations sont